



SOUVENIRS DE SCOUTISME A SAINT PAUL DE MAMERS

Louveteau, scout, routier, je le fus, en effet, pendant mes années passées au collège St Paul de Mamers (à compter de 1947).

Louis-Marie Ligné m'a demandé de raconter mes souvenirs de scoutisme. Faute d'avoir des écrits ou des documents (même pas une photo) je dois faire appel à ma seule mémoire bien défaillante.

Mais en cherchant bien, surgissent comme des flashes, des petits faits insignifiants et des anecdotes qui peuvent former la trame d'une histoire.

En ce qui concerne ma période louveteau, je n'ai hélas que peu de souvenirs, sauf le fait que je n'étais pas volontaire, c'est mon père, ancien de St Paul, qui décida de m'inscrire.

C'est donc avec une certaine appréhension que j'entrais dans ce corps, qui me semblait d'élite à cause de l'uniforme et des défilés dans les rues de Mamers.

Par contre, devenir scout de France me semblait passer à un grade supérieur. D'abord, l'entrée était empreinte de solennité. Il fallait prononcer une promesse devant la troupe et subir quelques épreuves physiques, et endosser un autre uniforme, prendre un nom de totem... On me baptisa ainsi : cerf agile.

L'aventure commençait avec toutes sortes d'initiations : signes de piste, secourisme, connaissance de la nature, comment s'orienter avec une boussole, apprendre le morse etc. ... Tout cela, au cours des randonnées, le jeudi et le dimanche en particulier à quelques kilomètres de Mamers dans un lieu nommé « Bon repos ».

LE JEU DE LA SOULE.

C'est au cours de l'une d'elle que je connus ma première blessure physique. On jouait alors à la « soule ». En fait, il s'agissait d'un jeu ancestral ressemblant au rugby dont la survie était due au scoutisme qui en avait fait son sport quasi officiel.

J'en connaissais mal les règles. D'ailleurs y en avait-il ? Puisque presque tout était permis ?

Quoi qu'il en soit, la première fois que je participais à ce jeu, à la suite d'un croche-pied, je tombais assez brutalement sur le sol et je ressentis une vive douleur dans le bras droit que je ne pouvais plus remuer. Quittant le terrain, je me suis plaint au chef de la patrouille qui me traita de poule mouillée et m'incita à continuer de jouer. Malgré ma douleur, je dus poursuivre le match jusqu'à la fin. A vrai dire, je faisais semblant de participer, en courant à droite et à gauche, en évitant de m'emparer du ballon, ce qui m'aurait causé une grande souffrance.

De retour à la maison, bien entendu, je racontais mon histoire de chute, mais mes parents jugèrent aussi que j'étais un « mignard ».

Le lendemain, je repris le chemin du collège avec toutefois mon bras en écharpe. Il y avait ce jour-là une interrogation écrite, et le professeur crut qu'il s'agissait d'un stratagème pour y échapper, et ne tenait pas compte de mes explications.

Mon refus d'obéir, et pour cause, le mit quelque peu en colère et il me colla un zéro pointé puis me mit à la porte. Heureusement quelques instants plus tard, le père Leboisne, alors supérieur du collège, passant par-là, m'aperçut et me demanda les raisons de mon renvoi. Cette fois, je réussis à le convaincre de ma bonne foi. Il me dit de le suivre dans son bureau et téléphona à mes parents pour qu'ils viennent me chercher pour m'amener chez un radiologue qui détecta une fracture du cubitus.

Je revins donc au collège avec le bras dans le plâtre et fut accueilli presque en héros par mes camarades de classe.

LE LOCAL.

Chaque fois que je viens aux assemblées générales de l'amicale des Anciens de St Paul, c'est toujours avec émotion que je revois la petite cour de récréation et les bâtiments qui n'ont guère changés et au milieu desquels se trouvait le local des scouts. On y trouvait pêle-mêle des foulards, insignes, fanions etc... Et même une petite bibliothèque témoignant ainsi que le scoutisme donnait lieu à une littérature jeunesse florissante. Je me souviens avoir lu tous les romans de l'auteur phare, Serge Dalens, notamment ceux de la série du « Prince Eric » dans la collection « Signe de piste », et d'un autre auteur Guy de Larigaudie collection : Feu de camp. « J'avais rêvé, disait-il dans une de ses préfaces, de devenir un saint et d'être un modèle pour les louveteaux, scouts, routiers ».

Quoi qu'il en fût, il demeure l'un des pionniers de la littérature scout.

Bien entendu, la lecture des aventures des principaux personnages dans ces romans, « sans peur et sans reproche » nous faisait rêver, même si certains y ont vu une littérature porteuse de valeurs désuètes ou suspectes.



LE CAMP DE PERSEIGNE

Sans aller sur les traces de mes héros de romans, à la troupe de la première de St Paul, j'ai eu quelques peurs et petites aventures lors de nos randonnées dans les environs de Mamers, comme par exemple dans la forêt de Perseigne où nous campions plusieurs jours pendant les vacances de la Pentecôte et où je me suis trouvé nez à nez avec un sanglier.

J'ai eu juste le temps de m'écarter du chemin pour l'éviter alors qu'il fonçait sur moi, étant quelque peu à l'écart de la patrouille. Heureusement l'animal continua sa course sans se préoccuper de moi. Mais de peur qu'il revienne pour me poursuivre, je me suis mis à courir dans la forêt sans regarder en arrière, jusqu'à perdre haleine ; si bien que je ne savais plus où j'étais, lorsque enfin à bout de forces, je m'arrêtai pour reprendre mon souffle. Jetant un regard autour de moi, à mon grand soulagement, je ne voyais plus de sanglier, mais me trouver en pleine forêt, avec d'épais fourrés, sans repères, je fus pris de panique et je me mis à courir dans tous les sens pour essayer de retrouver le sentier. A force de tourner ainsi, je perdais tout sens d'orientation. Épuisé, assis contre un arbre, je tentais de réfléchir. Voyons... Lorsque j'ai aperçu le sanglier, mes camarades de la patrouille ont dû voir aussi l'animal et s'apercevoir de ma disparition. Ils sont sûrement à l'heure actuelle à ma recherche, partant de l'endroit où je me suis enfui dans la forêt. Je ferai mieux de ne pas bouger et attendre en criant de temps en temps. « Au secours, au secours ! » plus les minutes et les heures passaient, plus mon angoisse augmentait. Il ne me restait plus qu'à méditer le 8^e article de la loi scout : « le scout sourit et chante dans ses difficultés ».

Je commençais à désespérer, lorsqu'un écho parvint à mes oreilles : « On est là ! On arrive ! Ne bouge pas !

LE CAMP EN SUISSE.

Chaque année, pendant les grandes vacances, la troupe de St Paul allait camper bien loin des frontières du Saosnois pendant trois semaines, c'était alors la grande aventure. Beaucoup d'entre nous n'avaient guère voyagé, surtout à l'étranger.

Je me souviens bien de mon premier grand camp en Suisse dans une forêt près de Bâle où l'on organisait des concours entre les patrouilles. Ainsi c'était à celle qui construirait la plus belle cabane dans un arbre. Le soir, à la nuit tombante, nous chantions autour d'un feu de camp, jusqu'au jour où des gardes forestiers effarés par ce feu, vinrent nous couper le sifflet en s'exclamant avec un fort accent qui nous fit rire : « Attention ! Vous allez mettre le feu dans la forêt ! »

Bien entendu, toutes nos activités tournaient autour de cette forêt, connaissance de la nature, signes de piste, jeux de cache-cache. Ainsi l'un d'eux consista à ce que quelques-uns se cachent à la tombée de la nuit, au reste des autres de les retrouver.

Etant parmi ceux qui devaient trouver une cache, je choisis de monter dans un grand arbre bien touffu. Introuvable, je suis resté perché une grande partie de la nuit sur une branche. Enfin de peur de tomber de sommeil et par suite de l'arbre, je descendis de mon perchoir et revins au camp situé tout près.

Au lieu d'une récompense, je reçu une « engueulade » car le chef de troupe et mes camarades commençaient à s'inquiéter.

Je garde aussi le souvenir d'un camp dans les Vosges où l'on a monté à pied, sac à dos et trainant une charrette, le col de la Schlucht et le col du Bonhomme.

Infatigable, l'abbé Brou (notre aumônier) nous encourageait lorsqu'il voyait que l'on tirait un peu trop la langue.

LA PREMIÈRE PATROUILLE LIBRE DE MAMERS.

Quelques années après « ma promesse », suite à un différend avec le père Brou (je ne me souviens plus du motif), ayant appris qu'il existait des patrouilles libres, j'en fondais une avec une quinzaine de camarades mamertins ayant pour emblème le castor et cri de patrouille : Castor à... queue plate !

Bien entendu, j'en devins le chef avec pour second un voisin Antoine Grison qui habitait à cinquante mètres de chez moi place de la République, tout près de la maison de Caillaux, on le surnommait « gribouille » du fait qu'il amenait sur lui dans nos déplacements, attachée à son sac au dos une batterie d'objets de cuisine qui à chaque pas s'entrechoquaient et provoquaient un tintamarre, ce qui ne manquait pas d'attirer l'attention de mamertins lorsque l'on défilait dans les rues de Mangers.

Cette patrouille libre eut une vie très courte, une année seulement, car d'un commun accord, nous avons signé la paix avec le père Brou et réintégré la 1ère de St Paul.

Malgré toutes mes petites mésaventures, je fus vite conquis par l'esprit scout, fait de loyauté, d'amitié et de service aux autres.

Jacques GOHIER

Mercredi 11 décembre 2013

Site : www.jacques-gohier.net